

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 48 (1910)
Heft: 5

Artikel: Au cercle
Autor: Spada
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-206678>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 26.11.2024

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

et sa fenna l'étant dza vè la valaisanna po cou-dhi l'ariâ.

Tè rondzâ pi ! L'affère n'allève pas solet ; la Cabrottetta avâi bî sè setâ, et môdre lè pâi de la quva, quemet fasâi po sè tchivè. La valse fasâi dâi dzevattâie et piattâve que lo sèyon ètâi eim-bardzi viâ : du cein lèvâve lo tiu que lâi avâi pas moyan de restâ dè coute. La Cabrottetta ein ètâi tota molsetta et ne savâi pe rein mé quinn' herba de la Saint-djan failâi fère po lâi avâi son laci.

Tot d'on coup, à force de ruminâ, lâi vint l'idée de betâ oquie de pèsant su la rita à la valaisanna, po que ne pouâisse pas mé lèvâ lo tiu. Vâi mâ, que failâi-te lâi mettre. Rein ne lâi tegnâi. Quecha ; Cabrottet.

Et ie subye Cabrottet que gouvernâve lè tchivè.

— Vin vâi cé, que lâi fâ. Sè pas quemet ariâ elia coffiâ de serpeint de bita. Asseye-vâi, de tè fetsi dessu, su la rita, on bocon ein derrâ, que ne pouâisse pas èdzevattâ.

Cabrottet ne fâ ni ion, ni dou : l'avâi z'onz'u ètâ tringlot pè lo militèro ; sè bete à tsevau dessu et, po que ne tsise pas, sa fenna lâi liette lè pi avoué on linco que passâve pè dèso lo veintro de la valse.

L'affère allève mi ; on pouâve ariâ on bocon et l'homme, po fère rire la femalla tsantâve : « Roulez tambours, » quemet se l'avâi oncora ètâ à militèro :

Mâ, vaitcè que la valse sè met à sè tsampâ ein derrâ ein tereint à on renard tant que sè deliette, toûme lo laci et pu via pè la porta eintrebèchâ, avau lo velâdzo.

Vo prometto que vo z'arâi pu rire de vère elli commerce : lè dzein sè mettant su lè pas de porte po guegnî elli dragon, su sa modze que tracive tant que pouâve èteindre, à dissime galop. Lè tsin dzappâvant aprî, lè dzenelhie fotant lo camp dau maitet dau tsemin po cein que sè crayant que l'étâi on tot-mobile que fron-nâve.

Mon Cabrottet pètâve minço, tandu que lè dzein sè desant :

— Mâ, mâ, l'è Cabrottet ! Hé, cardinal, iò vato ? que lâi criâvant.

— Diable lo mot que l'èin sè ! Dèmanda-lo à ma valse, lo sâ mi que mè !

MARC A LOUIS.

Poire!... — Un garçonnet qui prépare ses devoirs pour l'école demande à son père :

— Dis, p'pa, est-ce que *poire* est masculin ou féminin ?

— Ça dépend...

— ?...

— Mais oui ; ça dépend des poires que c'est. Ainsi on dit *un* poire Goliath, parce que Goliath est un homme, n'est-ce pas ; et on dit *une* poire duchesse, parce qu'une duchesse c'est une femme. Tu comprends ?

— Oui, p'pa.

C.

SOUVENIRS HISTORIQUES

La bataille de Gingins.

LA « bataille de Gingins ! » Combien, sur dix personnes, pourront vous dire de quoi il s'agit ? Fort peu. Ignorance pour les uns, oubli pour les autres.

Bien que la bataille de Gingins ne fut qu'un incident de la lutte longue, tenace, et en fin de compte victorieuse, que soutinrent les Genevois contre les princes de Savoie, et qu'il ne fut pas précisément à l'éloge des Vaudois, paralysés par la crainte qu'ils avaient de LL. EE. de Berne, cet incident mérite d'autant moins l'ignorance ou l'oubli qu'il eut notre petit Pays-de-Vaud pour théâtre. Et puis, ce n'est pas le rôle de l'histoire de donner toujours de l'encensoir.

*

À la fin de 1534, Genève était pressée de toutes parts, la famine commençait à se faire sentir dans

ses murs ; elle se voyait abandonnée par Berne, sa combourgeoise ; Fribourg, sa combourgeoise également, lui donnait chaque jour de nouvelles preuves de son mauvais vouloir. On croyait que les Genevois allaient succomber.

« Alors, dit l'historien vaudois Verdeil, les Genevois, au bord de l'abîme, prirent une résolution énergique qui, aux yeux des hommes timides, devait les perdre, mais les sauva, leur assura pour des siècles leur indépendance et le premier rang entre les peuples les plus éclairés, les plus civilisés et les plus libres de l'Europe. Les Genevois, le 27 août 1535, proclamèrent la Réformation, leur indépendance et la république. »

À cette nouvelle, Charles III de Savoie bondit. Il leva des troupes, fit occuper les localités voisines de Genève et fit établir des croisiers sur le lac pour intercepter toute communication entre son ennemi et le pays de Vaud.

Genève demanda de nouveau du secours à Berne, qui fit la sourde oreille. Alors, elle s'adressa aux peuples protestants de la Suisse. À cet appel, des corps francs se levèrent à Bienne, dans le Seeland et surtout à Neuchâtel et coururent au secours des Genevois. Ces corps francs durent naturellement éviter le Pays-de-Vaud. Ils se jetèrent sur les sommets du Jura, suivirent le Val-de-Travers, la vallée de Sainte-Croix, celle du lac de Joux, du bois d'Amont et des Dappes. Arrivés à Saint-Cergues, ils descendirent dans la plaine où ils furent attaqués près de Gingins, puis, quoique vainqueurs, obligés de regagner leurs pénates à la faveur de saut-conduits, délivrés par Berne.

Cette brave petite troupe de 900 hommes était commandée par un vieil officier, brave et expérimenté, Jacob Wildermouth.

Elle se mit en marche par une nuit d'octobre, malgré les remontrances du gouverneur, qui menaçait les chefs de la colère de Mme de Longueville, souveraine de Neuchâtel.

Les femmes exhortèrent leurs maris de ne pas se laisser intimider, leur déclarant qu'elles partiraient elles-mêmes s'ils ne marchaient pas. Quelques-unes, plus exaltées encore, s'armèrent de larges épées ou de halberdes et accompagnèrent leurs époux.

Arrivés à l'entrée des gorges du Val-de-Travers, le gouverneur arrêta la troupe et fit de nouvelles menaces, si furieuses que beaucoup en furent ébranlés. Alors le chef Wildermouth s'écria :

— Eh bien, que ceux qui ne se sentent pas le courage d'aller combattre pour leurs frères n'avancent pas : car nous aimons mieux être peu de gens et de cœur, comme Gédéon, que de traîner des gens timides. Là-dessus, chacun se mit à genoux, et pria de grand cœur. Puis, lorsque la petite armée se fut relevée, le chef s'écria :

— Que celui à qui Dieu donne de venir batailler pour nos frères viennent et que les autres s'en retournent !

Alors plus de quatre cents hommes quittèrent la troupe, car le gouverneur les avait menacés dans leurs vies et leurs propriétés. Les autres marchèrent de l'avant.

Il fallut franchir des montagnes et suivre les grandes Joux ; la troupe avait de la neige jusqu'aux genoux et eut à souffrir de la faim et du froid. Cependant, le surlendemain au soir, elle arrivait à Saint-Cergues, dont les habitants s'étaient enfuis, emportant vivres et provisions.

Les Neuchâtelois passèrent là une bonne nuit, quoique sans nourriture. Vers le matin, le bataillon descendit alors la montagne pour arriver au village de Gingins, où il espérait trouver à manger.

Pressés par la faim, les Neuchâtelois descendaient la montagne à grands pas, lorsque trois jeunes gens — trois traîtres — qui s'étaient offerts pour les guider, les firent entrer dans un chemin creux. À cet instant, ils se virent arrêter par plus de 3000 hommes, à pied et à cheval, bien armés. Leur troupe se croyant sûre du succès, poussait déjà des cris de victoire. Le bataillon des Neuchâtelois ne comptait plus, à ce moment, que 415 hommes, dont cent seulement étaient armés d'arquebuses ; les autres n'avaient que des épées ou des halberdes.

Wildermouth s'avança et demanda qu'on lui donnât passage pour Genève. On lui répondit qu'on ne le permettrait point. « Nous le prendrons alors ! » crièrent les Neuchâtelois tout d'une voix. Et aussitôt le combat commença.

Les décharges des Savoyards passèrent par dessus les têtes des Neuchâtelois, qui fondirent sur

l'ennemi, piques baissées. Luttant dans la proportion de 1 contre 7, ils combattirent avec l'énergie du désespoir. Les hommes armés d'arquebuses s'en servirent comme de massues ; des femmes lutèrent côte à côte avec leurs maris ou leurs frères. L'une d'elles, armée d'une grande épée à deux mains, tua plusieurs Savoyards et lutta comme une lionne jusqu'au moment où une arquebuse vint l'atteindre en pleine poitrine. Elle tomba pour ne plus se relever.

Bientôt l'ennemi plia de tous côtés, et il s'enfuit, les laissant maîtres du champ de bataille et de Gingins. Plus de 500 Savoyards et autres furent tués. Les vainqueurs ne perdirent que sept combattants.

Tel est, d'après les chroniqueurs du temps, le récit du combat de Gingins.

Le moment psychologique. — On reprochait à un père de marier son fils trop tôt.

— Attendez au moins qu'il soit raisonnable, lui disait-on.

— Pas si bête ! il ne voudrait plus.

Pensée. — Le rôle social des femmes n'est grand que parce qu'il est autre que celui des hommes. Si elles avaient la tribune elles perdraient le foyer. HENRY FOURQUIER.

REPORTAGE

R IEN n'arrête un reporter ; il n'a ni retenue ni scrupule ; peu lui chaut de passer pour un indiscret, pour un importun, pour un « crampon », même. Il fait flèche de tout bois ; les détails les plus infimes, les plus insignifiants, il ramasse tout, quitte à suppléer, par son imagination et sans aucun souci de la vérité ni de la vraisemblance, à l'insuffisance d'intérêt de la cause qu'il instruit.

Et le public, le bon public « marche » ; il prend tout pour bon argent.

Certains reporters trouvent cependant plus malins qu'eux et reçoivent parfois de petites leçons. Ils n'en tirent d'ailleurs aucun profit.

Un matin, M. Challemeil-Lacour — qui fut ambassadeur de France à Berne — recevait, au Sénat, la visite d'un reporter anxieux de connaître ses intimités et qui notait scrupuleusement les moindres détails de sa chambre à coucher.

Lorsque l'inventaire fut achevé, Challemeil-Lacour alla vers sa table de nuit, l'ouvrit toute grande, et, d'un geste courtois, désignant l'urne :

— Pardon, monsieur, fit-il, je crois que vous oubliez ceci ?

La comète. — Deux bons vieux parlent de la comète annoncée et des dangers dont elle nous menace.

— Y a pas, ce ne serait pas tant rigolo, si cette comète venait donner une turtée à la terre. On dit qu'on serait tous asphyxiés.

— Oh ! bast, c'est des bêtises, tout ça. Moi j'ai pas peur. Et pi d'ailleurs si cette affaire arrivait de nuit, le mal serait pas bien grand ; y aurait jamais que les rôdeurs qui seraient étertis.

— Et puis les gapions !...

— C'est vrai !... J'y pensais pas... Oh ! ma foi, que veux-tu ;... c'est leur métier. C.

AU CERCLE

IL est situé sur la grand' place et on le trouve dans n'importe quelle petite ville.

Nos gentes cités vaudoises en ont toutes un ou deux ayant leurs caractères spéciaux et leurs signes distinctifs comme du reste les honnêtes citoyens qui les fréquentent.

Dans certains endroits, où la largeur des idées est proportionnelle à celle des rues, deux voisins vivront côte à côte toute une vie sans échanger dix paroles : ils ne vont pas au même cercle !

En villégiature l'été dernier dans une des « quatre bonnes villes », j'eus la fantaisie, un

après-midi, de pénétrer au cercle. C'était quatre heures, il faisait chaud, la petite ville somnait... et le cercle aussi.

Mon arrivée eut le don d'étonner la jeune personne chargée des fonctions de sommelière, étonnement vite remplacé par un gracieux sourire.

L'atmosphère prêtait aux confidences : les volets mi-fermés laissaient filtrer quelques rais lumineux, atténués encore par les géraniums des fenêtres ; un chat, dans un coin, dormait paisiblement et la maîtresse de céans s'occupait à quelque ouvrage féminin, lorsqu'elle fut distraite par mon intrusion.

J'entamai donc la conversation, tout en savourant « trois décis » et j'appris bien des choses intéressantes.

Tout d'abord, je sus qu'il y a plusieurs catégories dans les habitués : les « gens du dimanche » et les « gens de la semaine. »

Les premiers sont ceux qui passent au cercle un instant le dimanche, en revenant de la promenade. Ils viennent en famille, le papa, la maman et jusqu'au dernier-né, dans sa charrette anglaise.

Les enfants se jettent sur les journaux illustrés, qu'ils brutalisent parfois, ou tirent la queue du chat pour lui faire dire : « Miaou ! »

Quant aux seconds, ils sont encore subdivisés ; il y a les « Messieurs de l'apéritif », de 11 heures à midi et demi ; les « Messieurs du café », de 1 heure à 3 heures, et enfin les « jaseurs » tout court ! qui se donnent de préférence rendez-vous le soir.

Comme je m'étonnais de trouver tant de philosophie chez mon interlocutrice, celle-ci me dit, encouragée sans doute par le fait que je venais du « dehors » :

— Oh ! vous savez, monsieur, ça à l'air calme ici ; mais, je vois bien des choses, moi, bien des manies et des travers, avec ces messieurs.

— Eh ! bien, répliquai-je, cela pourra vous profiter... pour plus tard, et je continuai cet interview nouveau genre.

J'appris ainsi que certains de ces messieurs, qui sont si sérieux en rue, ne le sont plus guère lorsqu'ils sont au cercle, chez eux, comme ils disent.

Les habitudes sont des manies ; M. X., qui a l'habitude de se mettre près de la fenêtre, s'en retourne en gongonnant si, par hasard, sa place est prise.

Pensez ! cela arrive trois ou quatre fois par année...

Enfin, le cercle est un cercle « démocratique », mais cela n'empêche pas monsieur le Président d'avoir une manie qui, elle, n'a pas du tout cette qualité. Lorsqu'il fume son bout de Grandson, il ne peut pas mettre la cendre dans le cendrier-réclame qui se trouve sur chaque table, il faut lui apporter son cendrier en faïence dorée...

Depuis longtemps j'avais fini de siroter mon Calamin, que ma charmante compagne parlait encore. Mais je me décidais à partir devant les yeux furibonds d'un Druey qui, de son cadre, avait l'air scandalisé de ma curiosité.

Il avait peut-être raison ; néanmoins, je me suis promis de renouveler, à prochaine occasion et dans un autre lieu, ce nouveau moyen de tuer le temps.

Apprendrai-je du neuf ? Je crois que oui ; mais un de mes amis, qui me contrarie toujours, m'a dit : Tu sais, plus ça change, plus c'est la même chose.

Nous verrons !

SPADA.

Question. — Est-ce la commune qui fait l'honneur du syndic ou le syndic qui fait l'honneur de la commune ?

Telle est la question que nous pose un lecteur. Que chacun y réponde pour son propre compte.

PAUVRES NOUS !

QUEL rôle la suggestion peut jouer dans le jugement des foules, tout de même.

« J'avais préparé, conte un professeur, une bouteille remplie d'eau distillée, soigneusement enveloppée de coton et enfermée dans une boîte. Après quelques autres expériences, au cours d'une conférence populaire, je déclarai que je désirais me rendre compte de la rapidité avec laquelle une odeur se diffuserait dans l'atmosphère de la salle, et je demandai, aux assistants de lever la main aussitôt qu'ils sentiraient l'odeur.

» Je débailai alors la bouteille et je versai l'eau sur le coton, en éloignant la tête durant l'opération ; puis je pris une montre à seconde, attendant le résultat. J'expliquai que j'étais absolument sûr que personne dans l'auditoire n'avait jamais senti l'odeur du composé chimique que j'avais répandu sur le coton et j'expliquai l'espoir que, si l'odeur devait sembler forte et spéciale, elle ne serait toutefois désagréable à personne.

» Au bout de 15 secondes, la plupart des personnes assises aux premiers rangs levaient la main et, en 40 secondes, l'odeur se répandit jusqu'au fond de la salle, par ondes parallèles assez régulières.

» Les trois quarts environ de l'assistance déclarèrent alors percevoir l'odeur. La minorité réfractaire à la suggestion comprenait plus d'hommes que la proportion de l'ensemble. Il faut cependant supposer qu'un plus grand nombre d'auditeurs auraient fini par succomber à la suggestion, si je n'avais été obligé d'arrêter l'expérience, quelques-uns des assistants des premiers rangs se trouvant déplaissamment affectés et voulant quitter la salle. »

HARDI!... PAN!... PAN!

V — Vaîlê-vo boxer ?

La boxe est une institution anglaise. Cela fait partie intégrante d'un ensemble très compact et très logique. Lorsqu'un Anglais vient au monde, son premier mouvement est de boxer sa nourrice ; il boxe plus tard ses petits camarades, il boxe ses amis, ses confrères, le premier venu, un passant, sa femme. Il faut qu'il boxe, comme il faut qu'un Italien chante ou qu'un Français rie. Il acquiert, par suite de cette disposition, des aptitudes particulières, des goûts qui peuvent nous surprendre, mais qui sont une conséquence toute simple de ce pugilisme congénital.

Les exercices les plus violents sont les plus recherchés par les plus jeunes enfants. Exemple : Dans une école célèbre, on avait coutume de fesser les élèves paresseux ou indisciplinés. Le directeur se piquait d'humanité, cas exceptionnel : il décida que ce châtimement barbare serait remplacé par une amende prélevée sur l'argent des menus plaisirs. Il y eut une émeute, et, à grands cris, on réclama le rétablissement de l'ancien régime. Ces enfants, en excellents Anglais, aimaient mieux avoir le derrière en sang que la bourse entamée. Pour eux, le fouet était presque un sport.

L'Anglais boxe donc, et il s'en fait gloire. C'est même un des titres dont il est le plus fier. Lord Byron lui-même, le plus impressionnable peut-être de tous, a eu bien soin, dans ses mémoires, de nous faire entendre qu'il avait reçu des leçons de boxe du célèbre Jackson.

Un beau combat de boxeurs charme les Anglais. Il faut croire qu'il existe dans les coups de poing une variété étonnante. Un œil poché d'une certaine façon est une œuvre d'art. Il y a des mâchoires bien brisées et des mâchoires mal brisées. Les règles de la boxe sont chose fort sérieuse et fort compliquée.

Il est un code, pour ne pas dire une bible de la boxe, qui est un monument. Avec quel soin

quasi paternel, par exemple, on s'y préoccupe des recommandations utiles pour faire un bon lutteur !

Quand on a cultivé longtemps, avec une persévérance passionnée, ces pratiques, quel corps d'acier on acquiert ! Les muscles ont alors une solidité que seule peut égaler leur souplesse. La peau est lisse et brillante ; un tel boxeur, bien entraîné, doit avoir une main qui, au travers de la lumière d'une chandelle, paraît diaphane et rose.

C'est alors que les coups formidables se porteront, que sous le poing de marbre les yeux enfloront subitement, que les poitrines seront défoncées, que le *claret* jaillira d'un beau jet rouge éblouissant.

Soupe aux asperges.

Epluchez une livre d'asperges, coupez les têtes à 4 cm. et mettez-les à part. Coupez le reste en morceaux, cuisez-les dans du bouillon et passez-les au tamis. Ensuite faites jaunir une cuillerée à bouche de maïzena dans du beurre et cuisez $\frac{1}{2}$ d'heure dans le bouillon, ajoutez les têtes d'asperges et laissez cuire jusqu'à ce que celles-ci aussi soient à point ; ajoutez la purée d'asperges, liez la soupe (maximum 2 litres) avec une cuillerée à bouche de crème douce, liée elle-même avec deux jaunes d'œufs.

Les volets du sermon. — Un pasteur appelé, en remplacement, à prêcher dans une localité du canton, s'en va, son office terminé, prendre un bouillon à l'auberge de la gare, en attendant le train.

Les volets de l'auberge sont fermés ; la salle est plongée dans une demi-obscurité.

— On n'y voit pas plus qu'il ne faut, ici, fait le pasteur à l'aubergiste. Pourquoi donc n'ouvrez-vous vos volets ?

— Oh ! c'est que, mossieu, je dois vous dire ; ici on ferme toujours les volets pendant le sermon. Vous savez, c'est pour la bonne façon.

— Mais, il y a longtemps qu'il est terminé, le sermon ; c'est moi qui l'ai fait

— Ah !... oué !... Ça fait qu'on va ouvrir, alors.

EPATANT. PARTOUT !

Théâtre. — Après les deux représentations de dimanche dernier, on pouvait croire épuisé le succès de la *Dame de chez Maxim's*. Il n'en est cependant rien. De toutes parts on réclame encore cette pièce, le plus amusant de tous les vaudevilles. M. Bonarel a donc décidé deux dernières représentations de la *Dame de chez Maxim's*, pour dimanche, en matinée et en soirée, avec l'*Auberge rouge*, drame nouveau en 2 actes, tiré d'une nouvelle de Balzac, par Serge Basset, œuvre poignante d'une rare puissance dramatique.

Le *Kursaal*, lui aussi, reprend, à la demande de plusieurs de ses habitués, un de ses derniers succès, la *Veuve joyeuse*. Cette pièce unique par sa musique caressante, ses valse populaires, son dialogue savoureux et gai ; ses costumes, décors, sa mise en scène, a été reprise, hier soir vendredi 28 janvier, avec plus de luxe encore qu'à la première série.

Le fameux duo du Cavalier et le deuxième couplet du septuor célèbre, ont été rétablis. Un certain nombre de nouveaux costumes ont été confectionnés, le décor du premier acte a été complété. L'orchestre renforcé, les chœurs aussi. Bref, c'est un triomphe que cette opérette extraordinaire qu'on joue à Paris depuis près d'un an, qui a vu la rampe plus de dix mille fois dans le monde entier.

Au *Lumen*, le programme est des plus attrayants, cette semaine. On y applaudit, particulièrement, le « flottage des bois dans les Alpes italiennes », qui est une révélation. Et l'on y voit aussi nombre d'autres attractions instructives et historiques.

Au *Lux*, même chose. Depuis hier, vendredi, le spectacle est tout nouveau et les numéros intéressants y foisonnent.

Rédaction : Julien MONNET et Victor FAVRAT

Lausanne. — Imprimerie AMI FATIO.